

C

La Phénicie indépendante: 1200-750.

L'Empire phénicien, premier empire colonial,
maritime et commercial

I. La Phénicie libanaise ou métropolitaine

1. *Au lendemain du cataclysme de 1200*

Jusque vers 1200, la vie économique et politique de l'Orient méditerranéen est dominée, presque constamment, par une double prépondérance qui assurait une sorte d'équilibre: d'une part, l'hégémonie de l'Égypte, au sud, et d'autre part, celle d'une puissance du nord: successivement Sumer-Accad, Babylonie, Mitanni, Hittite.

La conséquence la plus importante de l'effondrement des Égyptiens et des Hittites, vers 1200, a été, on l'a dit, l'émancipation de la Phénicie de la tutelle égyptienne et la disparition de la thalassocratie achéo-égéenne.

Ces circonstances heureuses vont permettre aux Phéniciens, désormais maîtres de leurs destinées, de sillonner les mers, sans rencontrer des rivaux. Elles feront passer, au premier plan de la scène politique, le rôle de la Phénicie-Liban, jusque-là reléguée au rang de petit Etat satellite et vassal.

Mais l'indépendance coûta cher aux Libanais de cette époque. Le bilan de la Phénicie, au lendemain de la dispersion des Peuples de la Mer et du Nord, présente, on l'a vu, un tableau désastreux. Le territoire national est réduit à celui du Liban actuel: à l'extrême-nord, la grande cité d'Ougarit, complètement détruite, disparaît pour toujours; au sud du Carmel, la côte et tous les ports, occupés par les envahisseurs philistins, sont définitivement perdus pour les Cananéens du Liban, et la route commerciale de la côte à la Mer Rouge leur est désormais fermée. En Phénicie libanaise, Tyr et Sidon, ravagées, ne se relèveront qu'après plusieurs décades. En outre, une masse de réfugiés cananéens de Palestine, refoulés par les Philistins, encombrant les cités libanaises, compliquant davantage une situation économique déjà fort compromise (p. 127).

C'est pour sortir de cette situation difficile que les Libanais de cette époque se lancent sur la mer, inaugurant une grande politique d'expansion économique et démographique, qui les portera jusque dans le monde méditerranéen occidental.

Malheureusement, cette brillante période de l'histoire de la Phénicie classique, comme chaque fois que ce pays est abandonné à lui-même, est assez mal connue. Ce n'est que lorsqu'elle fait partie des grands empires, que les documents de ces derniers nous la font plus ou moins connaître. Cette carence s'explique par le fait que les archives des cités phéniciennes ont été détruites, les unes par l'action du temps, les autres par les incen-

dies; d'autres documents seraient encore enfouis sous les décombres de ces villes perpétuellement ravagées par les invasions. La découverte fortuite, en 1929 de notre ère, de la bibliothèque de Ras Shamra, enterrée depuis la destruction d'Ougarit vers 1200 av. J.-C., témoigne de l'existence très probable d'autres documents anciens, recelés par le sous-sol de ce pays.

2. *Les cités-Etats de Phénicie-Liban: Arvad, Gebal, Sidon, Tyr*

C'est pendant cette période d'expansion, qui s'ouvre après 1200, que les Cananéens du Liban, qui sillonneront les mers, seront dénommés, par les Grecs, les *Phéniciens*. Pour désigner ce pays, nous userons désormais, plus souvent, du nom de «Phénicie libanaise», ou «Phénicie-Liban», afin de le distinguer, d'une part, de la Phénicie d'avant 1200, qui s'étendait de la frontière égyptienne au golfe d'Alexandrette, et, d'autre part, de la Phénicie occidentale, qui naîtra en Afrique du Nord et à Carthage.

La paix qui succéda aux invasions nordiques vit naître, sur le territoire de la Phénicie libanaise, quatre Etats principaux. Ce sont, du nord au sud: les royaumes d'Arvad, de Gebal, de Sidon et de Tyr.

a. *L'Etat d'Arvad (Rouad)*

La destruction, par les peuples du Nord et de la Mer, de l'active cité d'Ougarit, au nord de Lataquié, profita à *Arvad* (aujourd'hui Rouad), qui hérita de sa fortune. Bien à l'abri dans son île, Arvad fonde et domine plusieurs villes sur la côte continentale: Antaradus (Tartous), Marathus, Orthosia, Simyra, Enhydra, Caramus, Balanca (Baniyas), Paltos, Gabala (Geblé), Heracleum, Posidium. Vers l'intérieur, le puissant Etat d'Aradus s'étendait, à l'est, jusqu'à Hamat (Hama), sur l'Oronte. La plus importante de ces cités côtières était Simyra, qui commande la trouée du Nahr el Kébir, grande route vers l'Oronte, la Syrie du Nord et la Mésopotamie.

b. *L'Etat de Gebal (Byblos)*

Gebal, la Byblos des Grecs, aujourd'hui Jebail, ne semble par avoir été touchée par l'invasion et la guerre; aussi retrouve-t-elle très vite, dans l'indépendance, une prospérité accrue. Le roi Zakabaal, vers 1100, se glorifie de ses «10.000 navires qui trafiquent avec l'Egypte».

L'Etat de Gebal s'étendait depuis le Nahr-el-Kelb, au nord de Beyrouth, jusqu'au nord de Botrys, l'actuelle Batroun. Surclassée depuis longtemps par Sidon, puis par Tyr, Gebal, au premier millénaire, ne sera plus considérée comme grand Etat phénicien. Elle restera cependant la grande métropole religieuse de Phénicie. Sur son territoire, à Afka, aux sources du Nahr Ibrahim, qui demeurait un centre de pèlerinage, continueront à être célébrées les grandes fêtes de la passion et de la résurrection d'Adonis.

c. *L'Etat de Sidon (Saïda)*

Sidon, l'actuelle Saïda, qui, dès la seconde moitié du III^e millénaire, avait enlevé à Gebal sa suprématie maritime, avait conservé cette prédominance jusqu'à 1200. Pendant cette période de plus de mille ans, elle fut la grande métropole de Phénicie. Son nom désignait l'ensemble des Cananéens du Liban: Sidonien était, en effet, très souvent, synonyme de Phénicien.

Sidon, au premier millénaire, conserve son importance et son rôle, bien qu'elle soit, de 1100 jusqu'à 500, surclassée par Tyr. Elle formait, en effet, avec cette dernière et avec Arvad, les trois grands Etats de la Confédération phénicienne. La Bible lui donne presque toujours l'épithète de «grande»: *Sidon la grande*. Hérodote nous apprend que Sidon avait fourni les meilleurs navires de la flotte du roi perse Xerxès (480). Pline signale ses fabriques de verre, célèbres dans toute l'antiquité.

Les Sidoniens avaient la réputation d'être fort industriels et très habiles dans tous les métiers. Parmi les sciences, ils cultivaient particulièrement l'astronomie et l'arithmétique, si nécessaires à la navigation et au commerce. « Et à présent encore, dit Strabon, on pourrait s'instruire à Sidon et à Tyr, non seulement dans ces deux sciences, mais même dans toutes les autres branches de la philosophie. »

Sidon n'a guère laissé de vestiges historiques antérieurs aux Peuples de la Mer, car le «roi d'Ascalon», un des chefs philistins, la détruisit de fond en comble vers 1100; elle fut restaurée par les rois de Tyr, issus eux-mêmes de Sidon.

En même temps que les autres cités phéniciennes, Sidon prend, depuis l'indépendance, un nouvel et magnifique essor. Elle fonde des comptoirs à Chypre, à Rhodes, en Crète et dans les îles de la Mer Egée.

Des dynasties, coupées de fréquentes usurpations, et une assemblée de cent membres, où les prêtres font autorité, forment le cadre politique du jeune Etat émancipé.

d. *L'Etat de Sour (Tyr)*

Le quatrième et dernier grand Etat phénicien, vers la fin du II^e millénaire, est celui de *Sour*, la Tyr des Grecs et l'actuelle Sour.

Les invasions continentales, auxquelles Sidon résistait difficilement, trouvaient en l'île de Tyr une forteresse imprenable. Par sa situation insulaire, Sour devient assez vite, pendant cette période troublée, l'entrepôt du commerce entre les pays de l'Euphrate, du Nil et de l'Arabie. Son activité dans les domaines commercial, maritime, et plus tard colonial, se développe prodigieusement. C'est Tyr qui recueillera, sur mer, l'héritage de la thalassocratie achéo-égéenne, détruite par les Doriens.

C'est après la destruction de Sidon par les Philistins (vers 1100), que la

suprématie maritime passe de Sidon à Tyr, comme elle avait passé, mille ans plus tôt, de Gebal à Sidon. A partir de 1100, la prépondérance de Tyr, devenue, à son tour, première métropole de Canaan, ira en grandissant. Déjà, à cette époque, son expansion vers l'extrême Occident est attestée par la fondation d'Utique, en Tunisie.

A partir de 1000, la riche cité tyrienne, première métropole de Canaan-Phénicie, est une grande puissance méditerranéenne, maîtresse de la mer et d'un vaste empire occidental, le premier empire maritime et colonial. Son hégémonie commerciale, politique et financière s'étendra sur les deux bassins de la Méditerranée. Elle possédera des flottes puissantes et tiendra victorieusement tête à tous les conquérants. Seul, Alexandre le Grand s'en emparera, après sept mois de siège (332).

Le gouvernement de Tyr comprenait un Conseil des Anciens, sorte de Sénat, deux Suffètes ou Juges quasi héréditaires, chargés de rendre la justice, et des rois héréditaires, sauf de fréquentes usurpations. Ce gouvernement de ploutocrates connaissait des problèmes sociaux, qui dégénéraient souvent en conflits et en révolutions populaires.

«La ville de Tyr, raconte Strabon, le dispute à Sidon en grandeur, en célébrité, en ancienneté; car, si d'un côté, les poètes ont répandu d'avantage le nom de cette dernière, de l'autre, la fondation de ses colonies, tant en Lydie qu'en Ibérie, jusqu'au delà des colonnes (Gibraltar), élève bien plus haut la gloire de Tyr. Toutes les deux ont donc jadis été, et sont encore maintenant, très célèbres et très florissantes; et quant au titre de métropole des Phéniciens, chacune d'elles croit avoir le droit d'y prétendre.»

Hérodote, qui visita Tyr, parle en ces termes du fameux temple d'Hercule. «J'ai vu, dit-il, ce temple richement orné de nombreux monuments, parmi lesquels il y avait aussi deux colonnes, l'une d'or brut, et l'autre en pierre d'émeraude, jetant la nuit un grand éclat.» Et Pline rapporte: «métropole célèbre de Leptis, d'Utique et de Carthage, cette insatiable émulle de Rome, Tyr fonda aussi Gadès, au delà des limites du monde».

3. *La Phénicie, ligue d'Etats autonomes. Tripoli, siège de la ligue*

Tyr, Sidon, Gebal, Arvad, sont donc, au seuil du premier millénaire, les quatre grands Etats de la Phénicie indépendante. Les villes qui s'intercalent entre ces quatre cités relèvent de l'une ou de l'autre.

Cependant, l'extension et le développement de la navigation et du commerce favorisent plus particulièrement Tyr, Sidon et Arvad, à cause de leur situation géographique, plus avantageuse que celle de Gebal. Ces trois villes communiquent, en effet, avec la Békâ et la Syrie intérieure, par les dépressions du Litani, au sud, et du Nahr-el-Kébir, au nord, Gebal,

au contraire, est isolée de l'arrière-pays par le massif du Liban. Elle devait principalement sa prospérité et son prestige à l'exportation du bois, à la construction des navires, à ses relations amicales avec l'Égypte et à son rôle de centre religieux et culturel.

Dès le III^e millénaire, Gebal avait passé au second plan, comme grande métropole. Au premier millénaire, son activité commerciale baissera tellement qu'elle ne sera considérée que comme un grand foyer religieux et intellectuel: celui du culte d'Adonis et de l'industrie du livre. Grâce à ces deux facteurs, elle gardera son prestige et son rang de grande métropole, restera indépendante des trois autres Cités-Etats qui l'avaient surpassée en gloire et en splendeur et ne sera pas associée à leur ligue tripartite.

Tyr, Sidon, Arvad, sont donc, au premier millénaire, les trois plus importants Etats de la Phénicie classique, Etats à tendances expansionnistes. Bien que la superbe Tyr jouât désormais le premier rôle en Canaan-Phénicie, l'ensemble des Etats phéniciens, par des accords librement consentis, formait une sorte de ligue, où les trois Grands avaient voix prépondérante. Une assemblée ou Conseil, représentant les Etats membres, discutait des grandes questions commerciales et politiques qui intéressaient l'ensemble du pays.

Le siège permanent de cette assemblée n'était pas fixé sur le territoire de l'un des trois grands membres de la fédération, mais en un territoire phénicien neutre. Ce lieu était Wahlia, l'actuelle *Tripoli*, qui doit d'ailleurs son nom grec à ses trois quartiers, dont l'un était construit par les Tyriens, un autre par les Sidoniens et le troisième par les Aradiens. Chacun de ces peuples habitait un quartier. «Tripoli, dit Diodore, se compose de trois villes, séparées l'une de l'autre par un stade d'intervalle. Elle renferme le sénat des Phéniciens, qui délibère sur les affaires les plus importantes de l'Etat».

Ainsi, la configuration géographique du pays phénicien, comme celle de l'ensemble des régions syriennes, empêchera ses petits Etats de former une monarchie unitaire. L'hégémonie des grandes métropoles de Sidon, Tyr, Arvad, reste plus commerciale que militaire, plus maritime que terrestre; leur empire est sur les mers.

II. Expansion des Phéniciens vers l'Occident et fondation de leur empire maritime

1. *La thalassocratie phénicienne*

L'invasion de la Babylonie par les Aryens Kassites, en 1750, en désorganisant la vie économique et commerciale en Mésopotamie, avait, on l'a vu, provoqué en Phénicie une crise profonde. Ces événements, qui entravèrent l'activité de la navigation phénicienne, permirent aux Crétois, puis à leurs successeurs Achéens, de dominer le monde égéen et d'en expulser la marine phénicienne (p. 42, 43 et 69, 70).

Envahie à son tour par les Aryens Doriens, la Grèce achéenne, après 1200, sombre avec sa puissante thalassocratie. Cet événement profitera aux Phéniciens, en les débarrassant de leurs rivaux, les marins, achéens, qui les avaient jadis expulsés de l'Egée (p. 122).

Terriens et guerriers, fraîchement venus du Nord, les Doriens n'étaient pas faits pour devenir brusquement des commerçants et des marins. Rompant avec le passé créé par les Achéens et les Crétois, les Doriens perdirent, en ne prenant pas immédiatement la succession maritime des Achéens, le bénéfice de mille ans de travail et d'expérience.

Devenus seuls maîtres de la Méditerranée, les Phéniciens sont de taille à profiter de cette situation avantageuse. Ils substitueront rapidement leur thalassocratie à celle des Achéo-Egéens et étendront très loin, vers l'Ouest, les bornes du monde civilisé. La navigation connaîtra bientôt, avec ces maîtres de la mer, une extension et un essor qu'elle n'avait encore jamais connus.

Lorsque, plus tard, les Grecs reprendront, sur les mers, la place de leurs prédécesseurs achéens, ils rencontreront sur leur chemin ces hardis navigateurs orientaux. Une haine profonde, née de cette rivalité, opposera Phéniciens et Grecs, comme elle opposait autrefois Achéens et Phéniciens. La participation de la Phénicie, aux côtés de la Perse, aux célèbres Guerres Médiques (492—466), et notamment à la bataille de Salamine, ne sera qu'un épisode sanglant de la lutte commerciale entre ces deux peuples marins et marchands. La destruction de Tyr par Alexandre le Grand (332) en sera le suprême aboutissement.

a. Expansion des Phéniciens vers l'Occident

L'insécurité et le désordre qui suivirent l'invasion des Peuples du Nord et

de la Mer, en désorganisant la Mésopotamie, l'Asie Mineure, la Syrie et l'Égypte, ruinait les cités phéniciennes, avant-ports du pays de l'Euphrate. Réduite, la vie économique du Proche-Orient s'est concentrée dans des cités repliées sur elles-mêmes et isolées les unes des autres: villes du Delta égyptien; cités libanaises; Alep, Damas, Babylone.

En dehors des cités, c'est la vie féodale et la guerre constante dans presque toute l'Asie antérieure. Résidus des Peuples de la Mer, les pirates Zakal, apostés dans le voisinage du mont Carmel, infestent la mer. La Mésopotamie, dévastée par les tribus araméennes, est désertée par les commerçants qui y passaient jadis en transit. L'activité économique emprunte, autant que possible, la voie maritime du sud. Le commerce des Indes se détourne de Babylone, pour prendre la route de la Mer Rouge. En Arabie, de petits royaumes côtiers deviennent d'importants centres de transit.

Frustrées du commerce mésopotamien réduit à peu de chose et de la route des Indes déplacée vers le sud, coupées, d'autre part, de la Mer Rouge depuis l'installation des Philistins sur la côte de Palestine, les villes phéniciennes, remplies de réfugiés cananéens, traversent une crise des plus graves. Leur commerce languit, leur marine est en chômage et leur territoire surpeuplé. Elles ne pouvaient sortir de cette situation angoissante qu'en trouvant de nouveaux champs d'activité et de nouveaux moyens d'existence. L'exiguïté de leur territoire leur commandait de chercher le salut dans l'expansion extérieure (p. 153).

A l'opposé des autres Sémites, sédentaires ou nomades, qui, essentiellement terriens, sont assez nombreux pour se tailler une place à l'intérieur du Croissant Fertile, les Phéniciens, obéissant à une loi historique, optent pour la mer, leur domaine familier. René Dussaud a très justement « constaté que la Syrie était soumise à une double fluctuation qu'on peut définir ainsi: d'un côté, émigration par mer des gens de la montagne et de la côte; de l'autre, immigration de nomades de race arabe ».

Maîtresses des mers, où aucun rival sérieux ne les menace, Tyr et Sidon y rétablissent la police et les sillonnent dans tous les sens. La Méditerranée orientale, la Mer Ionienne, toute la Méditerranée occidentale, les côtes nord et sud de l'Atlantique, s'ouvrent aux navires, aux commerçants et aux immigrants phéniciens, qui propagent partout les marchandises, les arts, les dieux du vieil Orient.

b. Période de fondation de l'empire: 1200—1000

On n'a presque pas de documents sur la période phénicienne qui s'étend de 1200 à 1000. C'est pourtant au cours de ces deux siècles que les Cananéens du Liban ont édifié leur vaste empire d'outre-mer (p. 153—154).

De 1200 à 1100, les Phéniciens réparent les ravages de la guerre et de

l'invasion et restaurent leurs villes détruites. Ils ont, en outre, résolu, par l'émigration et l'activité maritime, le problème du surpeuplement et du chômage. C'est au cours de ce siècle que commencent leur expansion vers l'Occident et la création de leurs premiers établissements coloniaux. Vers 1100, Utique, en Afrique, est déjà fondée. Vers 1000, le grand empire est presque entièrement édifié.

2. *L'empire phénicien, premier empire maritime et commercial*

a. *Domaine de l'empire*

Oeuvre des Tyriens et des Sidoniens, l'empire phénicien, dont le domaine est immense, comprend la Méditerranée orientale, la Mer Egée, la Mer Ionienne et l'ensemble de la Méditerranée occidentale jusqu'au-delà des colonnes d'Hercule (détroit de Gibraltar).

De façon générale, la Méditerranée orientale est le domaine des Sidoniens, tandis que les Tyriens, qui occupent Chypre, dirigent leurs efforts vers le bassin occidental. Mais après la destruction de Sidon par les Philistins, vers 1100, la suprématie maritime, on l'a dit, passe à Tyr, qui devient, après cette date, la première métropole de Phénicie.

«Cet empire colonial, qui est immense, comparé à l'exiguïté de la métropole, (est le) premier exemple de ces dominations maritimes et commerciales que le Portugal, la Hollande et les grandes nations de l'Europe créeront par des moyens analogues.»¹

b. *Naissance à la civilisation d'un nouveau monde*

Précurseurs lointains des Espagnols modernes, les Phéniciens de la fin du II^e millénaire mettront au jour un nouveau monde, le monde méditerranéen central et occidental, dont ils seront les gérants et les bénéficiaires. Eloigné de l'Orient continental ruiné et désuni, ce nouveau monde maritime sera, pendant plusieurs siècles, un monde exclusivement phénicien.

Ainsi, à la suite de l'Orient méditerranéen, du Proche-Orient asiatique et du monde égéen, une quatrième zone de l'univers, l'Occident méditerranéen, éveillée à la civilisation par les Phéniciens, entre, à son tour, à partir de l'an 1000, sur la scène de l'histoire mondiale.

c. *Méditerranée orientale et Mer Egée*

Chypre fut la première à devenir terre phénicienne; les Tyriens, qui ceinturent l'île d'établissements, centralisent leur domination à Kition et Idalion. Certaines inscriptions des IV^e et III^e siècles font allusion à des rois

¹ Moret, *Hist. de l'Orient*, II, p. 609.

phéniciens de ces deux villes. Plus tard, les Grecs d'Asie Mineure s'établiront dans le nord de l'île.

On relève des traces très nettes de l'installation des Phéniciens en Cilicie. Rhodes est occupée, ainsi que, selon le témoignage de Thucydide, la Crète, les Sporades et les Cyclades. Les meilleures îles de l'Archipel de l'Égée sont annexées. Il semble cependant que les Phéniciens n'allèrent pas plus loin que les Dardanelles. D'autre part, leur action dans l'Égée, freinée par les Grecs, aboutira de bonne heure à une sorte d'arrêt ou d'équilibre.

d. Méditerranée centrale et occidentale

Les Phéniciens s'installent en Sicile, utile point de relâche pour leurs courses aventureuses vers les Colonnes d'Hercule. Ils se fixent à Palerme, au fond d'un golfe, à Solonte, sur un cap, et à Motya, sur une île au fond d'une baie. Ils s'installent aussi, au témoignage de Diodore, à Malte, Gozzo et Pentellaria, trois îles situées en haute mer et offrant aux flottes de sûrs refuges pour passer de l'est à l'ouest de la Méditerranée.

Axée sur la Tunisie, l'activité des Phéniciens s'étendait à toute la Méditerranée occidentale: Sardaigne, Marseille, îles Baléares, etc. En Afrique du Nord, leur plus ancienne colonie fut Utique, sur le golfe de Carthage, fondée par Tyr vers 1100. Tout un nœud de places, disséminées jusqu'au Maroc, gravitera autour de ce foyer principal. Combé, fondée vers 814, deviendra la célèbre Carthage.

e. Côtes de l'Atlantique

Franchissant, vers 1000, le détroit de Gibraltar, les Phéniciens s'aventurent sur l'océan Atlantique, qu'ils appellent la «Mer Ténébreuse». Prenant pied sur la côte occidentale du Maroc, ils poussent jusqu'au Sénégal. Des ruines de constructions phéniciennes ont été trouvées dans l'Afrique du Sud, ainsi que dans l'Archipel Indien. Vers 600, des marins phéniciens accompliront, à la demande du pharaon Nékaou II, la circumnavigation complète du continent africain, vingt siècles avant les Diaz et les Vasco de Gama.

Dans l'Atlantique Nord, les Phéniciens fréquentent les côtes d'Espagne, de Gaule et de Grande-Bretagne, où ils échangent les matières premières d'Orient et d'Occident.

f. Espagne atlantique

Sur la côte espagnole de l'Atlantique, les Phéniciens fondent, vers 1000, leur importante colonie de Gadir ou Gadès, aujourd'hui Cadix. De là, ils se mettent en rapport avec le pays de Tarshish ou Tarsis, dénomination au sens vague qui signifiait l'extrême Occident et désignait la future Anda-

lousie. Ce pays lointain, qui exploitait des mines d'argent, de cuivre et de plomb, recevait, à travers l'Espagne et la France, l'étain d'Angleterre et l'ambre de la Scandinavie.

g. *Comptoirs et concessions*

Dans les pays civilisés, comme en Egypte et en Babylonie, et là où ils rencontrent un pouvoir assez fort pour défendre son territoire, les Phéniciens fondaient de simples comptoirs, des «concessions» ou quartiers séparés, où ils achetaient le droit de commercer, de s'administrer librement et d'élever un temple à leurs dieux. Ces quartiers devenaient le centre du commerce international, le rendez-vous des financiers et des industriels. Le plus connu de ces quartiers est le «camp des Tyriens» à Memphis, dont le temple, consacré à Ashtart, datait de l'an 1200 environ.

Ainsi, en moins de deux siècles, un univers immense, aux possibilités illimitées, était ouvert à la civilisation et à l'activité humaine, grâce à l'initiative de ce petit peuple dont le centre principal demeurait adossé aux montagnes du Liban. Cet univers occidental restera soumis aux Phéniciens jusque vers 500, date à laquelle Carthage s'émancipe de sa fondatrice Tyr et continue, pour son compte, l'œuvre de la métropole.

h. *Caractère original de l'empire phénicien*

Contrairement aux Egyptiens et surtout aux Mésopotamiens, pour lesquels l'idée d'empire implique une autorité centrale, les Phéniciens procédaient par infiltration, préparant des relations paisibles avec les peuples, qu'ils intéressaient, peu à peu, à leur industrie et à leur commerce. Ils en faisaient des fournisseurs et des consommateurs, plutôt que des sujets.

La notion d'empire, au sens grec et romain du terme, les Tyriens et les Sidoniens ne l'ont jamais eue. La métropole phénicienne n'est pas une capitale d'empire, avec des chefs, des proconsuls, des vice-rois, une force armée; c'est une sorte de siège social. Au fur et à mesure de la réussite d'une colonie, elle tend à vivre une vie particulière et libre, une vie de *dominion*, mais elle demeure unie à la métropole par d'innombrables liens: liens commerciaux, industriels, d'assistance volontaire, d'orgueil commun, de foi commune; mais jamais par la contrainte. Carthage, par exemple, envoyait chaque année une ambassade, qui allait sacrifier à Tyr, au temple de Melkart, et portait une offrande égale, à l'origine, au dixième des revenus du nouvel Etat.

Bien plus, cette unité de l'empire, basée sur le sentiment et l'intérêt, s'est révélée plus solide que celle qui repose sur la force des armées. Dominions et possessions sont, en effet, restés soumis à Tyr pendant plus de cinq siècles. Ils restèrent même volontairement rattachés à la métropole après

que le territoire de cette dernière eût passé sous la domination des Assyriens, puis des Chaldéens.

Par les lettres de Tell-el-Amarna, nous savons qu'en fait de troupes terrestres, les princes phéniciens employaient des bandes de mercenaires étrangers, sous la direction de véritables *condottieri*. L'épisode de la révolte des mercenaires de Carthage nous apprend que les colonies émancipées avaient adopté les procédés de la métropole.

N'aimant guère les expéditions militaires et les conquêtes à main armée, les Phéniciens se contentent, au début tout au moins, de points stratégiques, de centres fortifiés, de comptoirs concédés par les populations locales, avec un temple dédié aux divinités de Tyr: Melkart et Ashtart. Ce système leur permettait de recueillir les avantages de la colonisation, sans en avoir les inconvénients. Tout le long de la route de l'Ouest, se succèdent des relais de ravitaillement et de sécurité et des points d'escale: en Sicile, aux Baléares, en Libye, en Tunisie, en Algérie, etc.

«Lorsque les convois escortés revenaient chargés de l'argent ou de l'étain de Tharsis, ils pouvaient trouver un abri provisoire dans ces relais contre les tempêtes ou les attaques de corsaires. Il semble que la colonisation phénicienne proprement dite ne se soit établie que plus tard, lorsque la concurrence grecque renaissante eut obligé à tenir plus fortement les points stratégiques essentiels. C'est ainsi que Carthage ne fut fondée qu'en 814.»²

Pour sauvegarder leur empire colonial et protéger leur commerce, les Phéniciens avaient de grandes flottes de guerre. Enveloppant toute la Méditerranée d'une ceinture presque ininterrompue de comptoirs et de citadelles, «ils instituent, dit Maspéro, sur des routes fixes, comme un service de Messageries maritimes qui unit toutes les rives de la Méditerranée en rapports presque directs et provoqua le mélange de l'Occident nouveau avec l'antique Orient».

L'empire phénicien est un prodige de souplesse, d'adaptation et d'esprit d'aventure. Nulle part on ne trouve, comme chez les Grecs et les Romains, des arcs de triomphe phéniciens ou puniques.

Les Phéniciens réaliseront l'unité économique du monde méditerranéen; les Grecs y ajouteront l'unité culturelle. Les uns et les autres prépareront la voie à Rome, qui forgera l'unité politique de cette zone et créera l'Empire de l'Univers romain.

3. La Phénicie, centre de gravité économique mondial

a. La Phénicie, centre économique mondial

A mesure que, sous l'impulsion des Phéniciens, la vie économique et la

² De Laplante, *op. cit.*, I, p. 58.

civilisation s'étendent plus à l'ouest, le rôle et la position de la Phénicie métropolitaine deviennent plus importants. Depuis plus de deux mille ans, la Mésopotamie, centre géographique de l'Asie antérieure, formait le centre économique du monde ancien. L'éclosion et le développement du nouveau monde méditerranéen modifieront profondément, et pour de longs siècles, cette situation privilégiée. La Phénicie libanaise, jusque-là avant-port de la Mésopotamie et zone frontière et de transit, sera, à partir de 1000 et jusque vers 500, le centre de gravité économique du vieux et du nouveau monde. La Babylonie, déchu de son rôle prééminent, tombera à celui de zone de passage entre l'Est asiatique et le monde occidental. Les rôles sont ainsi renversés.

L'Asie antique, comme l'Europe et l'Amérique modernes, avait le monopole du commerce du monde. L'industrie, telle que nous la concevons aujourd'hui, était presque inexistante dans l'antiquité. Dans la société antique, divisée en classes, le travail des esclaves fournissait tout ce qui était de première nécessité pour la famille. Le commerce, à de rares exceptions près, s'appliquait exclusivement à l'achat et à la vente des objets de luxe. Or, ce genre d'objets pullulait en Asie; c'était donc en Asie que se rencontraient les marchands par excellence.

Dès l'origine, on l'a vu (I, p. 167, 222, 321, 353), le commerce phénicien est étroitement lié à l'épanouissement des anciens empires de l'Orient. Car les villes phéniciennes se trouvaient placées aux premiers points où la route de Sumer et de Babylone, vers l'Égypte, touchait la mer. Avec l'extension du monde civilisé vers le monde méditerranéen et l'Occident, la position unique de la Phénicie lui permettait de communiquer sans intermédiaire entre l'Orient, l'Afrique et l'Occident et d'absorber tous les profits du commerce international. Cette situation exceptionnelle donne encore aujourd'hui, à la façade syro-libano-palestinienne, une importance mondiale.

b. La Phénicie, puissance commerciale

Les communications entre les empires de Mésopotamie et d'Égypte avaient, dès le III^e millénaire, provoqué l'éclosion, au Liban, du premier Etat purement commercial de l'histoire du monde, Etat dont l'organisation commerciale était entièrement basée sur la communauté des marchands. Le développement et l'extension de l'activité commerciale, au premier millénaire, et l'expansion impériale de la Phénicie avaient transformé ce petit Etat marchand en un vaste empire commercial et maritime, dirigé et organisé par les marchands de la métropole. Dominions, colonies et comptoirs phéniciens portent, eux aussi, l'empreinte de ce caractère exclusivement commercial.

Les Égyptiens, les Sumériens et les Babyloniens furent de grandes puis-

sances, dont le commerce était extrêmement développé. Mais ils n'étaient pas, à proprement parler, des peuples commerçants; ils ne s'étaient pas fait du commerce une spécialité. Les Phéniciens donnent le premier exemple d'un peuple dont le commerce fut l'affaire principale, dont le rôle fut de servir d'intermédiaire entre les vieilles civilisations orientales et l'Europe primitive (I, p. 353—354).

Les Phéniciens étaient, avant tout, commerçants et hommes d'affaires, intelligents et pratiques. Lorsqu'ils jugeaient que la suzeraineté de l'étranger est incompatible avec la bonne conduite de leur commerce, ils réduisaient leurs exigences politiques et cherchaient à tirer les avantages les meilleurs du vasselage auquel ils se condamnaient. Le tribut imposé leur semblait un permis de circuler et de trafiquer sur les terres du vainqueur. Les multiples changements de suzeraineté politique qu'ils ont subis n'ont jamais paru les troubler. Ainsi, sous la domination des Assyriens et des Chaldéens, comme sous celle des Perses, la Phénicie restera à la tête du commerce maritime. C'est que, dans le vaste bassin de la Méditerranée, les Phéniciens ne rencontrent point de rivaux à leur taille et que l'Asie, l'Afrique et l'Europe ne peuvent communiquer qu'à l'aide de leurs vaisseaux.

Les cités phéniciennes étaient l'entrepôt de ces mille denrées qu'on tirait de l'Inde, de la Chine, de la Sibérie, des pays qui avoisinent la Mer Caspienne, de l'Asie centrale, de l'Arabie, de l'Afrique, des côtes de l'Espagne, de la Gaule, de l'Italie et de la Grèce.

«Muni de cet instrument admirable, l'écriture phonétique, qu'il créa et répandit dans le monde méditerranéen, le négoce tyrien, concentré entre les mains d'une aristocratie capitaliste, avait remplacé le négoce égéen. Bois du Liban; lin d'Egypte; écarlate des îles du Péloponèse; argent, fer, étain et plomb d'Andalousie; vins et laines de Damas; moutons et chèvres d'Arabie; aromates, or et pierres précieuses d'Ophir, tous les échanges du bassin passent entre les mains des transporteurs et des banquiers phéniciens.»³

En Espagne, les Phéniciens usaient, semble-t-il, des mêmes méthodes d'exploitation et de colonisation que, 26 siècles plus tard, les Espagnols emploieront, à leur tour, sur les territoires du Nouveau Monde américain. «L'Espagne, dit Gibbon, par une singulière fatalité, fut le Pérou et le Mexique de l'antiquité. La découverte par les Phéniciens du riche continent occidental, et les mesures d'oppression par lesquelles ces derniers contraignaient les indigènes à travailler dans leurs propres mines, pour le plus grand bénéfice de l'étranger, forment le pendant exact de l'histoire moderne de l'Amérique espagnole.»

De Gadir (Cadix), en Espagne, jusqu'à Tyr, et réciproquement, le ser-

³ De Laplante, *op. cit.*, I, p. 57.

vice maritime fut aussi régulier qu'entre Chypre et la Phénicie. On donnait autrefois aux grands navires qui faisaient cette longue traversée le nom de «vaisseaux de Tharsis».

Les marchandises que les Phéniciens transportaient d'un bout à l'autre de la Méditerranée étaient, soit des produits de l'industrie nationale, comme la pourpre et le verre, fabriqués à Sidon et à Tyr, soit des matières premières ou produits étrangers, dont ces rouliers du monde antique se constituaient les dépositaires et les transporteurs. A cet égard, ils incarnaient, au suprême degré, les qualités qui figurent, au premier rang, parmi les dons naturels des Sémites: l'esprit d'entreprise, le goût du trafic, l'habileté pratique.

c. *La Phénicie, puissance financière et politique*

Les villes phéniciennes devenaient le grand marché des minerais d'argent, de cuivre, d'étain de toute la Méditerranée. Elles trafiquaient des esclaves enlevés sur les côtes, exportaient, vers les pays neufs, les produits manufacturés d'Égypte et les épices des Indes. Ce trafic considérable, qui était le fait des particuliers et des rois, enrichissait considérablement les cités phéniciennes.

Ces cités, «dans lesquelles, dit la Bible, les marchands sont plus riches que des rois», sont gouvernées par des oligarchies d'armateurs et de commerçants, parmi lesquels, lorsqu'il n'était pas choisi dans le clergé, était élu le roi. La prospérité énorme qu'elles connurent au Xe siècle provoqua des mouvements sociaux, qui, à Tyr, aboutirent au remplacement du roi par des magistrats annuels: les Suffètes ou Juges. La république de Tyr prit l'allure d'un véritable empire maritime. Tous les comptoirs d'outre-mer envoyaient à la métropole une dîme prélevée sur toutes les transactions commerciales. Puissance maritime et commerciale, Tyr devint ainsi une grande puissance financière. Les villes phéniciennes inaugurent une politique de monopole, que nulle autre puissance d'ailleurs n'était capable de leur disputer.

«Cette hégémonie commerciale persista même dans une période critique pour la Phénicie: celle où la côte passa sous la domination des Assyriens (740—612). Seule Tyr, isolée en mer, défendue par ses navires, ses richesses, ses alliances politiques et commerciales avec le monde méditerranéen, conserva une farouche indépendance jusqu'à Alexandre . . .

Jusqu'au temps d'Alexandre, nulle politique ne réussira en Méditerranée sans le concours, ou la neutralité, des «navires de Tarsis, de Tyr, de Sidon, d'Arad, de Byblos», c'est-à-dire de la flotte phénicienne. Ainsi, le but économique de la colonisation phénicienne est dépassé; l'accroissement de puissance qui en résulte se traduit sur le terrain politique.»⁴

⁴ Moret, *Hist. de l'Orient*, II, p. 610, 612, 613.

III. La Phénicie et les pays voisins, de 1200 à 750. Rapports avec la Palestine et Israël

1. *Expansion économique dans les pays continentaux*

Il ne faut pas croire, comme on a tendance à le faire, que l'activité commerciale des Phéniciens était entièrement absorbée par la navigation et le trafic maritime. Leur commerce de terre, important et étendu, pénétrait aussi à l'intérieur des continents. Traversant les pays limitrophes, ce commerce cherchait à atteindre les pays continentaux les plus éloignés: Arabie, Mésopotamie, Iran, Arménie, Anatolie, et même le Caucase.

a. Les Phéniciens et l'Arabie

C'est surtout l'Arabie qui intéresse et attire le négoce terrestre des Phéniciens. Cet océan de sable, qui s'étend à l'Est, communique avec la Mer Rouge, l'Océan Indien et le golfe Persique, et, par-delà ces mers liquides, avec Ophir, l'Inde, l'Asie centrale et méridionale. Les Phéniciens ne se contentent pas de recevoir de leurs voisins de Syrie et de Palestine, et d'exporter par leur intermédiaire, les marchandises transitées. Ils entendent monopoliser eux-mêmes tout le trafic transdésertique. D'où leur entente directe avec les convoyeurs des caravanes du désert et leur expansion dans l'arrière-pays palestinien, en vue d'atteindre le Négeb, l'Arabie Pétrée et les bords de la Mer Rouge.

Les principales tribus arabes qui se trouvaient dans des rapports assidus avec les Phéniciens étaient celles des Madianites et des Iduméens, dont les territoires touchent le port d'Elat, sur la Mer Rouge, et Pétra, ville fortifiée à l'intérieur des terres. «Toutes ces tribus étaient les mêmes que les Grecs désigneront sous le nom d'Arabes nabathéens.» La prépondérance phénicienne dans cette partie de l'Arabie, d'où les Proto-Phéniciens étaient venus vers 2900, commence réellement lorsque les rois de Jérusalem, brisant l'extension des Philistins et dominant la route vers la Mer Rouge, deviennent les alliés des souverains de Tyr.

b. Les Phéniciens et la Palestine

La plus importante expansion terrestre des Phéniciens en Proche-Orient, qui est aussi la moins connue, est celle qu'ils entreprirent dans l'arrière-pays palestinien, en pays d'Israël. Il s'agissait pour eux d'atteindre la Mer

Rouge et l'Arabie, en contournant la côte palestinienne, domaine des Philistins depuis 1200. Pour réaliser ce plan, les Phéniciens usent d'un moyen qui n'est ni l'expansion démographique et politique, ni l'obtention de concessions et de comptoirs. Ce moyen, que connaît et applique l'impérialisme économique moderne, est la coopération mutuelle. Nous exposerons plus loin comment, sous le couvert de l'alliance et de l'amitié, les Phéniciens exploitèrent, en association avec les rois d'Israël, cette voie terrestre qui, à travers la Palestine, conduit de Tyr aux bords de la Mer Rouge et en Arabie.

2. La Phénicie de 1200 à 900

a. De 1200 à 1000: période obscure

De 1200 à 1000, les documents font presque défaut. Tout ce que l'on sait, c'est que, de 1200 à 1100, les Phéniciens ont réparé les ravages de la guerre, restauré leurs villes détruites, créé une puissante thalassocratie, résolu, par l'émigration, le problème de la surpopulation, découvert l'Occident et commencé la fondation de leur vaste empire d'outre-mer.

Vers 1100, on l'a dit, la Phénicie est déjà dans sa pleine puissance. Son ancienne suzeraine, l'Égypte, vivote toujours dans le marasme et le déclin. Il n'est pas de meilleur témoignage de cette puissance phénicienne et de la faiblesse des pharaons que le fait, par le roi de Gebal, de retenir prisonniers, pendant dix-sept ans, des envoyés de Ramsès IX (vers 1100). Vers la même époque, un émissaire royal égyptien qui vient chercher des cèdres, est éconduit par le prince gibilite, parce qu'il propose, au lieu de l'or, une statue du dieu Amon. Il ne reçoit satisfaction qu'après avoir payé le prix de la marchandise.

Un peu plus tard, Zkabaal, roi de Gebal, fier de ses «10.000 navires qui trafiquent avec l'Égypte», ne daigne pas traiter avec un ambassadeur égyptien. «Je ne suis pas ton serviteur, ni le serviteur de celui qui t'envoie», dit le Phénicien. Il menace même le messenger pharaonique de le retenir captif, à l'exemple de ses prédécesseurs retenus pendant dix-sept ans et morts en captivité.

Comme on est loin du temps où Zimrida, roi de Sidon, et Rib-Addi, roi de Gebal (vers 1400), écrivant à leur suzerain d'Égypte, déclaraient se prosterner «sept et sept fois» devant Pharaon, leur «seigneur, leur dieu et leur soleil»!

A partir de 1100, l'expansion économique et démographique des Phéniciens prend plus d'ampleur; vers 1000, la fondation de l'empire est presque complètement achevée; après 1000, l'âge d'or de la Phénicie libanaise ou classique est commencé.

b. La Phénicie, vers l'an 1000

C'est à partir de 1000 que commence, avec l'apogée de la Phénicie impériale, la suprématie de Tyr en Phénicie et dans l'empire. C'est aussi à partir de cette époque que s'effectue l'expansion économique des Phéniciens en Israël et que pénètre, dans cette région, l'influence phénicienne. Enfin, c'est à partir de cette époque que, grâce à la Bible, aux textes assyriens et à ceux utilisés par l'historien Josèphe, nous sommes un peu plus renseignés sur la Phénicie du premier millénaire.

«C'est de 1000 à 500 en chiffres ronds, écrit G. Contenau, la période d'apogée du commerce et de l'expansion de Tyr.»⁵ En réalité, la prospérité et la prépondérance de la puissance phénicienne se maintiendront longtemps encore après 500. La domination des Perses, pas plus que celle des Chaldéens et des Assyriens, ne réussira à y mettre fin. Isolée dans son île, protégée par les flots, Tyr, comme l'Albion moderne, ne connaîtra pas l'invasion étrangère avant Alexandre le Grand. C'est ce dernier qui, après sept mois de siège, la détruira, pour la remplacer par Alexandrette, au nord, et Alexandrie d'Égypte. Jusqu'à Alexandre (332), et malgré la perte de son indépendance politique, la Phénicie métropolitaine ou libanaise conservera une puissance maritime et financière de premier ordre, et les puissances continentales doivent compter avec elle. C'est grâce à la flotte phénicienne, alliée des Perses, que la bataille de Salamine (480) ne sera pas un désastre pour ces derniers.

c. Abibaal, roi de Tyr (980—969), allié du roi David

A partir de l'an 1000, c'est la cité de Tyr qui exerce son hégémonie sur toute la Phénicie. Tout le pays, depuis Acre jusqu'au Nahr el Kébir, est sous la prépondérance tyrienne. Le roi *Abibaal* (980—969) s'intitule déjà «roi de Tyr et de Sidon et des Cananéens». La constitution de l'Etat, jusque-là démocratique, est devenue oligarchique; le pouvoir est exercé par quelques familles puissantes appartenant à l'aristocratie financière et marchande.

Abibaal est contemporain de David (1010—955), second roi d'Israël. Ce dernier, qui venait de refouler les Philistins sur la côte, de les réduire à l'impuissance et d'étendre sa domination sur tout le pays situé entre Gaza, le Négeb et Damas, était maître de la route terrestre qui mène de la Méditerranée à la Mer Rouge et à l'Arabie. Une alliance conclue entre Abibaal et David assure aux Phéniciens la sécurité sur leurs frontières du sud et permet à Tyr de reprendre, avec l'Arabie et la Mer Rouge, le com-

⁵ G. Contenau, *La Civilisation phénicienne*, p. 56.

merce terrestre interrompu depuis l'installation des Philistins, vers 1200, sur la côte palestinienne.

d. Hiram I et Salomon, amis et alliés

Hiram ou *Ahram* I (969—935), fils et successeur d'Abibaal, est connu pour ses relations avec son contemporain d'Israël, le roi Salomon (973—933), fils et successeur de David.

Ahram, qui monte sur le trône à l'âge de 20 ans, fut un grand roi constructeur. Prodigieusement enrichi par le commerce et les tributs des colonies, il agrandit et embellit Tyr et Sidon par des travaux d'édilité, la construction ou la restauration de temples, de palais et de canaux, l'aménagement de ports pour les bateaux. Il construisit le temple de Melkart et d'Astarté, auquel payèrent tribut toutes les colonies phéniciennes. Il brisa une révolte des Cittiens (habitants de Chypre), qui étaient déjà, avant son avènement, tributaires de Tyr.

Ahram renouvelle avec Salomon le traité d'alliance et d'amitié conclu par Abibaal et David. Ce dernier avait demandé à Ahram des architectes et des ouvriers pour bâtir sa résidence royale. Salomon leur confie la construction de son palais et du célèbre Temple de Jérusalem. Le bois et l'or sont fournis par le roi de Tyr, qui reçoit en échange du blé et de l'huile d'olive. Lorsque le temple fut terminé, Salomon offrit à Ahram, en guise de solde de tout compte, un district de la frontière de Galilée, qui comprenait vingt bourgades, présent qui ne plut guère au roi de Tyr, qui le trouvait insuffisant.

Supérieur à Salomon dans le domaine matériel, Ahram ne lui était pas inférieur dans le domaine de l'esprit. «La merveilleuse sagesse que les historiens attribuèrent à Salomon fut aussi l'apanage d'Hiram. L'historien Josèphe, qui nous assure que les Phéniciens, en particulier les Tyriens, conservaient des archives historiques, se fait l'écho d'une tradition qui veut que les deux monarques se soient proposé des énigmes dont l'enjeu était considérable; mais avec un souci d'impartialité méritoire, il rapporte que Salomon ne gagna pas toujours.»⁶

e. Condominium phénico-salomonien sur la Palestine

L'événement le plus important du règne d'Ahram I fut le renforcement de son alliance avec le jeune royaume d'Israël, ce qui permit à la Phénicie d'exploiter, en association avec Salomon, les possibilités économiques de cette zone de passage terrestre vers le sud, et d'en faire, en quelque sorte, une zone d'influence économique et un champ d'exploitation pour les financiers et les hommes d'affaires phéniciens (p. 167—168).

⁶ Contenau, *La Civilisation phénicienne*, p. 58.

La ruine des empires asiatiques et l'insécurité qui en résulta en Mésopotamie, eurent pour effet de détourner, vers la route du sud, les caravanes et les navires. La Mer Rouge est devenue un grand centre de trafic international; le commerce des Indes, en empruntant les côtes d'Arabie, donna à cette mer une importance considérable. Ces circonstances permirent également à la Palestine, zone de passage entre l'Arabie, la Mer Rouge et la Méditerranée, de jouer un rôle prépondérant. Grâce à la décadence temporaire de l'Égypte, le jeune peuple israélite et ses premiers rois purent dominer les routes de commerce vers l'Arabie et la Mer Rouge, et exploiter, en association avec les Phéniciens, ces grandes voies de communication.

Cette entente entre les deux pays, qui avait commencé au temps de David, est encore étroitement renforcée par Ahiram et Salomon. Outre le danger commun qui, représenté par les Araméens de Damas et les Philistins de la côte, menace les deux pays, les intérêts économiques rendent encore leur association plus étroite. Salomon rêve de faire de son petit royaume un centre de commerce international et de transit entre la Mer Rouge et la Phénicie. Pour l'exécution de ce dessein hardi, le concours des Phéniciens était nécessaire. Inexpert dans le négoce, Israël qui, jusque-là, ne s'était occupé que de culture et d'élevage, manquait de capitaux et de techniciens. C'est en se mettant à l'école des Phéniciens que les Israélites s'initient au commerce et à la finance.

De son côté, Ahiram avait intérêt à détourner de l'Égypte le trafic de la Mer Rouge et à le canaliser, par voie de terre, vers Tyr et la côte libanaise. Pour réaliser ce projet, l'entente avec Salomon, qui contrôlait tout l'arrière-pays jusqu'à la Mer Rouge, s'imposait au roi de Tyr.

A cette époque, la Phénicie est une grande puissance impériale et Tyr, sa capitale, dans sa splendeur. Très riche, colonisatrice audacieuse, maîtresse des mers par son commerce mondial et ses flottes puissantes, Tyr avait ses chantiers, ses docks, ses ateliers de réparation, ses financiers, ses banquiers, ses techniciens, ses hommes d'affaires. Ahiram, prince opulent et commerçant habile, s'était empressé d'envoyer à Salomon, dès son avènement, une ambassade de félicitations. Les deux souverains concluent un traité d'alliance, qui assure aux Phéniciens la reprise des relations commerciales avec l'Arabie et la Mer Rouge. En échange, les Israélites obtiennent une participation aux entreprises commerciales.

Pour s'affranchir des intermédiaires, notamment les Arabes du désert qui transportaient les marchandises par la voie de terre, Phéniciens et Israélites équipent des flottes sur les bords de la Mer Rouge, vont à Ophir et rapportent de l'or. Ce sont les Phéniciens qui construisirent la flotte israélite et ce sont leurs marins qui la conduisaient. «Bien que le texte biblique semble attribuer l'initiative de ces expéditions à Salomon, ce sont

les marins phéniciens qui montaient les «navires de Tarsis» pour ramener les trésors de l'Arabie.»⁷

«L'alliance de Hiram de Tyr, qui règne sur la mer, et de Salomon, qui détient les routes des caravanes vers la Mer Rouge et le Delta, apporte, à ces régions, une prospérité nouvelle qui laissera, dans la mémoire des hommes et dans les pages de la Bible, le souvenir d'une opulence dorée.

C'est aux Tyriens que Salomon confie la construction des navires de haut bord que, d'Esiongueber, il lance sur la Mer Rouge vers le pays d'Ophir. Ce sont des marins tyriens qui montent ces navires qui voguent de concert avec ceux d'Hiram. Tous les trois ans, la flotte fait un voyage et revient chargée d'or, d'argent, d'ivoire, d'animaux exotiques. Quel était ce pays d'Ophir? On a parlé des Indes. Il est plus vraisemblable qu'il s'agissait seulement de la Côte des Somalis, ou plutôt de l'Arabie. La visite de la légendaire Reine de Saba illustrerait cette supposition. Mais l'Ophir n'était vraisemblablement lui-même qu'un relais, un entrepôt où des navigateurs et caravanes arabes apportaient les produits de l'Inde et l'or de Rhodésie.»⁸

Cette influence économique phénicienne en pays israélite, impliquant naturellement une influence politique, était encore renforcée par une influence culturelle qui, à l'époque, n'était que religieuse. Les dieux cananéens envahissent Israël, où des hauts lieux sont aménagés pour le culte de ces divinités étrangères exécrées par Yahvé.

Mais l'horizon politique d'Ahiram est bien plus vaste que celui de Salomon. Pour le monarque de Tyr, roi de Phénicie et empereur d'Outre-Mer, le jeune royaume d'Israël n'est qu'un pays minuscule, une voie de passage terrestre, une zone économique parmi des centaines d'autres exploitées par les Phéniciens. Le monde méditerranéen en entier était ouvert à l'activité commerciale de ces derniers.

f. Déclin de la dynastie à Tyr et à Jérusalem. Agitations sociales et révolutions politiques

La prospérité commerciale que connurent les villes phéniciennes, au Xe siècle, provoqua, dans leur sein, des mouvements sociaux qui engendraient souvent des révolutions politiques. Cette agitation sociale avait pour cause le mécontentement de la classe populaire, exploitée par quelques riches familles de financiers et d'armateurs. Les guerres civiles avaient pour résultat le peuplement des possessions nord-africaines, car le parti vaincu émigrait, en grande partie, aux colonies.

Baal Outsour (935—919), fils et successeur d'Ahiram, est une pâle figure que la brillante personnalité de son père rend encore plus obscure. Sous son

⁷ Moret, *Hist. de l'Orient*, II, p. 611, 612.

⁸ De Laplante, *op. cit.*, I, p. 57.

règne, la scission entre le nord et le sud du pays d'Israël aboutit, après 932, au partage du royaume de Salomon en deux États distincts: celui d'Israël au nord, capitale Sichem, et celui de Juda au sud, capitale Jérusalem. Ce schisme, qui affaiblit Israël et lui enleva le contrôle de tout l'arrière-pays palestinien, notamment du royaume édomite du sud, mit fin au rôle de pays de transit que l'ancien royaume de Salomon tenait entre la Phénicie et la Mer Rouge. Ce rôle semble avoir repassé à l'Égypte, qui cherche à rétablir son influence en Canaan. Aussi, les villes phéniciennes se rapprochent-elles de Pharaon. La flotte égyptienne, n'étant plus ce qu'elle était jadis, ce sont des armateurs de Tyr et de Sidon qui, moyennant tribut, détiennent la majeure partie du trafic maritime du Delta du Nil.

Abdashart (918—910), fils et successeur de Baal Ouisour, périt dans une conspiration après neuf ans de règne. Après lui, trois usurpateurs se succèdent, sur le trône de Tyr, de 909 à 888.

Pendant ce temps, une lutte fratricide oppose les dynasties d'Israël et de Juda. Les Araméens, devenus puissants à Damas, les Philistins et l'Égypte cherchent à profiter des dissensions entre les rois de Sichem et de Jérusalem pour améliorer leur situation aux dépens des deux frères ennemis.

3. *La Phénicie, de 900 à 750: rapports avec Samarie, Jérusalem et Damas*

a. *Alliance de Tyr et de Samarie*

Au début du IX^e siècle, deux usurpateurs, qui seront de grands monarques, surgissent, l'un à Tyr, l'autre à Sichem, et fondent respectivement deux nouvelles dynasties.

A Tyr, *Itobaal I* (887—856), grand prêtre d'Astarté, s'est emparé du trône. Son avènement marque le triomphe du parti oligarchique, représenté par la faction cléricale, sur la classe populaire.

Itobaal I régna tranquillement pendant 31 ans. Il fonda, sur ses frontières septentrionales, la ville de Botrys (l'actuelle Batroun). Cette ville servit longtemps de forteresse contre les incursions des rois de Damas, qui s'infiltraient par la trouée Tripoli-Homs, et contre les brigandages des habitants du Liban-Nord. Sous son règne, tout le littoral méditerranéen se couvre de colonies phéniciennes actives et prospères.

Menacé par l'ambition des Araméens de Damas, qui, continuant la politique de leurs prédécesseurs amorréens, convoient un accès à la mer, *Itobaal I* reprend, à son tour, la politique de son lointain prédécesseur, *Ahram I*, en se rapprochant d'Israël.

A Sichem, vers 885, après plusieurs drames de palais où trois rois d'Israël trouvent successivement la mort, le général Omri, chef de l'armée,

est proclamé roi. Intelligent et énergique, ce nouveau monarque choisit pour capitale la ville de Samarie, où il construit des fortifications et un palais royal.

b. Rétablissement de l'influence phénicienne à Samarie et à Jérusalem

Itobaal et Omri, comme jadis Ahiram et Salomon, étaient faits pour s'entendre; les circonstances les poussaient d'ailleurs dans cette voie. Le royaume araméen de Damas, qui prenait, de la puissance et affichait ses visées hégémoniques sur l'ouest et le sud, inquiétait à la fois Tyr et Samarie. Ressuscitant la politique expansionniste d'Ahiram I, Itobaal cherche à rétablir l'influence phénicienne en pays d'Israël. L'ancienne alliance entre les deux peuples est renouvelée; cette alliance est même cimentée par un mariage: Jézabel, fille d'Itobaal, épouse Achab, fils aîné d'Omri. A la faveur de ce mariage, l'influence politique et religieuse de Tyr s'infiltré de nouveau en pays d'Israël.

c. Jézabel à Samarie

Femme énergique et remarquable, Jézabel aura sur son mari un grand ascendant. En même temps que le goût du luxe, de l'industrie, du commerce et des constructions, la Phénicienne amène avec elle ses dieux, les Baals détestés, les Melkart de Tyr, l'Astarté et ses prêtres, au nombre de neuf cents, dit la Bible, et dont les rites scandalisent les fidèles de Yahvé. La Tyrienne, qui entendait donner à ses idoles la première place, persécuta et même massacra les prophètes de Yahvé.

d. Entente d'Israël et de Juda. Athalie à Jérusalem

Vers 855, le danger assyrien, qui se profile aux frontières du Nord, rapproche provisoirement Damas, Samarie, Jérusalem et Tyr. L'entente entre les frères ennemis, les rois de Samarie et de Jérusalem, est scellée par un mariage. La fille d'Achab et de Jézabel, Athalie, épouse Joram, fils de Josaphat, roi de Juda.

Avec Athalie, fille de la Phénicienne, l'influence de Tyr, puissante à Samarie, pénètre à Jérusalem, où Baal et Astarté arrivent triomphants. Comme à Samarie, des hauts lieux sont rétablis en Juda pour les cultes phéniciens, à la colère de Yahvé et de ses prophètes. Après la mort de son mari, auquel elle s'était imposée, Athalie régnera son fils Ochozias et gouvernera l'Etat.

Alliés d'Israël et de Juda, les Phéniciens disposent de nouveau de l'ancienne voie de commerce terrestre entre Tyr et la Mer Rouge. Fort de ses alliances, Josaphat, roi de Juda, reprend possession des routes du Négeb,

en réduisant en province le royaume d'Edom, émancipé après la mort de Salomon. Le commerce avec l'Arabie et Ophir était rouvert aux Phéniciens.

e. L'influence phénicienne éliminée de Palestine. Massacre de Jézabel et d'Athalie

Baal Outsour II (855—850), fils et successeur d'Itobaal I, ne règne que cinq ans. Son fils *Mettenos* (849—821) laisse, en mourant, l'empire phénicien à deux enfants mineurs: *Pygmalion* et *Hélissa*.

Après la mort de Mettenos, des événements importants surviennent à Tyr, comme à Samarie. Dans la capitale phénicienne, les querelles sociales reprennent avec violence. Dans le pays d'Israël, la réaction cléricale triomphe avec le général Jéhu, qui, appuyé par les fidèles de Yahvé, prend le pouvoir (842). Cette révolution prend un caractère religieux et nationaliste. Champion du monothéisme, Jéhu procède à un véritable massacre. La reine Jézabel est jetée par la fenêtre de son palais et un grand nombre de princes royaux sont égorgés à Samarie. Ce mouvement révolutionnaire gagne Jérusalem. En dépit des mesures prises pour empêcher son succès, Athalie, maîtresse du trône de Juda, est massacrée à son tour. La maison de Baal est détruite, son grand prêtre égorgé, et le culte unique de Yahvé est restauré.

A Samarie comme à Jérusalem, la réaction religieuse et le sentiment national triomphent, et l'influence phénicienne est, une fois de plus, éliminée de Palestine.

f. Révolution à Tyr; triomphe de la faction démocratique

Pendant que la politique phénicienne subissait cet échec en pays d'Israël, les querelles sociales s'aggravent à Tyr. Et tandis que les factions adverses, à Samarie et à Jérusalem, sont représentées, d'un côté, par les fidèles de Yahvé et, de l'autre, par ceux des dieux cananéens, en Phénicie, les partis antagonistes sont les riches, d'une part, et les pauvres, de l'autre. Ces deux partis hostiles prennent chacun pour chef l'un des deux enfants mineurs laissés par le roi de Tyr Mettenos. Le parti aristocratique se groupe autour d'Hélissa, princesse d'une grande beauté qui avait épousé son oncle Acharbas. Grand prêtre de Melkart, ce dernier était, à ce titre, le second dignitaire de l'Etat. Pygmalion, frère cadet d'Hélissa, devenait le candidat de la plèbe.

g. Fondation de Carthage en Afrique

Une émeute populaire, dirigée par la faction démocratique, renverse Hélissa et met Pygmalion (820—774), en dépit de son extrême jeunesse, en possession du trône. Un mouvement réactionnaire, tenté contre ce dernier,

échoue; par représailles, Acharbas, le mari d'Hélissa, est assassiné. Devenue veuve, la princesse, vaincue et détronée, s'enfuit avec ses partisans, d'abord à Chypre, puis à Utique, en Afrique du Nord. Près de cette ville, elle fonde, vers 814, avec le concours des Tyriens qui l'ont suivie, une nouvelle ville, qui sera le centre d'un grand royaume, puis d'un vaste empire: Carthage, «Kart Hadasht», qui signifie: *Ville Neuve*.

h. Déclin de Tyr en Occident. Essor de Carthage

Avec la fondation de Carthage, la Phénicie commencera à perdre de son importance comme métropole d'empire. Tyr, dont la population affluait sur la côte africaine, sera bientôt éclipsée par Carthage en Occident; les arts et les industries des Sidoniens seront transplantés sur les rivages nord-africains. La nouvelle colonie prendra un accroissement prodigieux et rapide: soixante ans après sa fondation, Carthage envoie elle-même des colonies dans l'île de Sardaigne; en 654, elle occupe les îles Baléares. Dès lors, Carthage est devenue une sorte de dominion quasi indépendant, qui se substituera, plus tard, à la cité-mère, dans tout le bassin occidental. Bien que Tyr demeure la métropole suprême, les liens qui l'attachent à son empire occidental se relâcheront de plus en plus; le nom même de phénicien disparaîtra en Afrique et se trouvera remplacé par celui de *Punique* ou de *Carthaginois*, dans les transactions commerciales. Peu à peu, toutes les colonies occidentales, d'où l'aristocratie phénicienne tirait, en grande partie, ses richesses, abandonneront Tyr, leur métropole, et reconnaîtront l'hégémonie de Carthage. Cette dernière demeurera toutefois, jusqu'aux environs de 500, officiellement rattachée à la métropole.

Cependant l'hégémonie commerciale de Tyr, évincée d'Occident par sa fille Carthage, persistera dans la Méditerranée orientale, même dans les périodes où la côte phénicienne passera sous la domination des Assyriens, des Chaldéens et des Perses. Isolée en mer, défendue par ses navires, ses richesses, ses alliances politiques et commerciales, Tyr conservera sa puissance jusqu'à sa destruction par Alexandre le Grand (332).

i. Nuages assyriens à l'horizon

A partir de 800, le danger assyrien se précise de plus en plus. L'Assyrie, qui cherche à devenir un grand empire, a un besoin vital de débouchés maritimes. A l'exemple de leurs prédécesseurs du pays du Tigre-Euphrate, les rois d'Assour convoitent un accès à la «Mer Supérieure». A chaque tentative d'expansion, ils se portent vers les ports phéniciens.

Déjà, vers 1100, on l'a vu, Téglatphalasar I avait temporairement occupé Arvad. En 876, Assournasirpal II reçoit les tributs des rois de Tyr, Sidon, Gebal, Arvad, Son fils, Salmanasar III (858—824), reçoit, à plusieurs

reprises, le tribut de ces mêmes villes et défait le roi d'Arvad qui résistait.

Après l'avènement de Pygmalion et le triomphe du parti populaire à Tyr, et jusqu'à la conquête assyrienne, la Phénicie redevient obscure. Ni la Bible, ni les Assyriens ne nous renseignent sur ce pays. Les peuples heureux, dit-on, n'ont pas d'histoire, et la Phénicie l'était incontestablement à cette époque.

En effet, tandis que les routes de la Mer Rouge, barrées par Israël et Juda, se fermaient à leur commerce, les Phéniciens, qui avaient trouvé moyen d'atteindre l'Arabie grâce aux caravanes terrestres conduites par les Nomades, sont plutôt attirés vers l'Afrique du Nord, où d'immenses possibilités s'ouvrent à leurs entreprises. Le monde méditerranéen, sur lequel ils avaient établi leur hégémonie, était assez vaste pour retenir l'activité d'un petit peuple.

A partir de Téglathphalasar III (745—727), la Phénicie, à l'exception de Tyr, fera partie de l'Empire assyrien et son histoire sera mêlée à celle de ce dernier.